

A Lyon Montréal Art Contemporain

Didier Arnaudet

Volume 31, Number 123, June–Summer 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54024ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arnaudet, D. (1986). A Lyon : montréal Art Contemporain. *Vie des arts*, 31(123), 70–70.

A Lyon

Montréal Art Contemporain

Didier ARNAUDET

A propos de Montréal, René Viau parle d'une «ville mosaïque» qui trouve son «feeling» dans un «métissage des cultures et des langues»¹. Cette ville accumule les télescopes forcés et les alliages singuliers. Je l'imagine comme une étrange fiction qui éperonne les images, les styles et les mémoires, chevauche l'ombre d'une montagne et piège les veines scintillantes d'un fleuve.

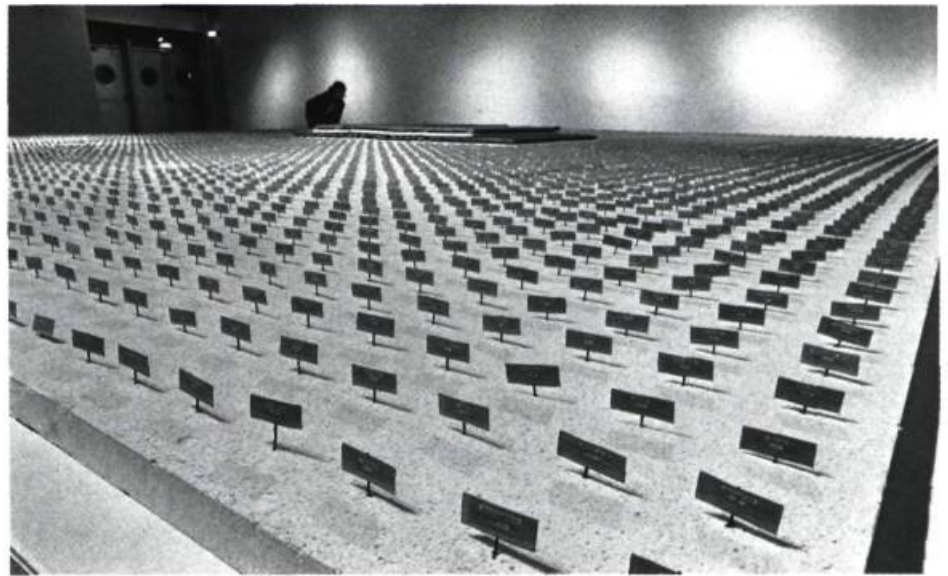
Ce n'est pas un hasard si l'exposition présentée à l'Espace Lyonnais d'Art Contemporain², s'intitule Montréal Art Contemporain. Dans le désordre de ses confrontations, de ses contaminations et de ses interrogations, cette ville forme la trame et le paysage d'un art aujourd'hui avide de nouvelles connexions.

Cette affirmation d'un contexte spécifique n'engendre pas les effets pervers d'un retour aux racines car elle ne s'accompagne pas d'un repli forcené mais suscite, au contraire, une traversée intense d'une réalité enfin prise en compte.

Plaque tournante de la culture québécoise, Montréal, avec ses architectures contrastées, ses bruits de langues et ses juxtapositions de villages, revendique une «impureté», seule voie possible, d'après Guy Scarpetta³, pour échapper au risque de régression des modes actuelles, et c'est à ce titre que cette ville hybride rassemble, dans le cadre d'une exposition, les six jeunes artistes québécois sélectionnés par René Blouin et Jean-Louis Maubant.

Comme le souligne René Blouin⁴, Montréal, après s'être aligné sur Paris, puis sur New-York, n'a plus aujourd'hui «aucun pôle d'aiguillage». Ce qui importe maintenant, c'est de «trouver une forme et un langage qui permettent de canaliser et de rendre lisible l'expérience vécue» dans cette ville que de multiples enchevêtrements semblent prolonger indéfiniment. C'est ce difficile défi que relèvent les six artistes présentés à Lyon.

Dans son installation, Jocelyne Alloucheur prend parti pour la scansion. Elle mélange peinture et sculpture, perturbe leur spécificité pour banaliser, clôturer, une proposition à la fois territoriale et fictive qui se trouve parasitée par des silences, des lacunes et des interstices. Même si l'installation laisse échapper quelques aveux, quelques allusions ou quelques repères sensibles, elle n'en conserve pas moins une autonomie secrète et n'en demeure pas moins une énigme substantielle. Seul le parcours qu'elle dessine donne de la cohérence aux choses disséminées, fragmentées, au gré d'une stratégie qui démontre toute son efficacité sans pour autant dévoiler ses véritables intentions.



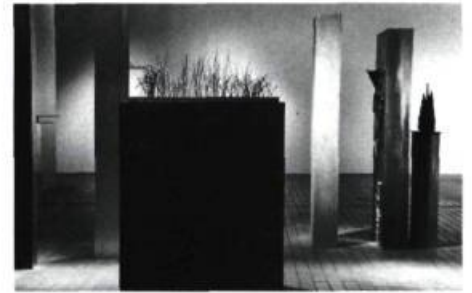
1. Jocelyne ALLOUCHERIE
Installation.

2. Rober RACINE
Le Terrain du dictionnaire A/Z.
(Photos Michel Jaget)

Raymonde April utilise la photographie comme une étonnante mise en miroir de ce qui l'entoure, de ce qui l'interpelle. Elle compose de façon arbitraire de brèves séries d'images photographiques où elle oppose des paysages, des lumières et des personnages pour surprendre «leurs remous, le choc de leurs espaces». Ce désordre, inoculé dans la réalité des images, fonde une perpétuelle interrogation qui empêche toute cristallisation narrative. Le regard se trouve alors confronté à ce qui remonte des profondeurs magiques d'une réalité piégée et qui flotte, comme un écho infini, à la surface de la photographie.

Gilles Mihalcean provoque d'étranges rencontres entre des objets, des matériaux et des images. Sa sculpture se présente comme un décor qui arraisonne le réel pour mieux le parcourir dans toutes ses directions, tant fantasmagoriques que quotidiennes.

Rober Racine transforme le dictionnaire en «un jardin de mots». Ce qu'il souhaite, c'est «faire du dictionnaire un lieu géographique où la lecture de chacun devient non pas un discours mais plutôt un parcours». Le terrain ainsi occupé, encadré, saturé par tous les mots du dictionnaire, se présente comme une mise en jeu sans réserve de l'écriture qui consume ses forces sans justifications narratives.



Barbara Steinman explore ces fulgurances poétiques où seul semble subsister le temps sans contours d'une voix, d'un corps ou d'une histoire. Dans une très fascinante installation vidéo et de technique mixte, elle nous ramène à la simplicité d'une image liée à la lumière et à la nudité d'une parole liée au souffle, au tremblement de l'esprit et de la matière.

Enfin, David Tomas travaille «dans une sorte de no man's land, à la jonction du champ des arts plastiques et du champ universitaire scientifique et technique»⁵ où il retrouve la dureté et l'éclat d'une pensée qui, à la fin, passe, comme une énergie qui nous traverse, dans des mots, des phrases, arrachés au silence du mur, qui dérivent, sans attaches, tels des fragments d'expérience.

Même s'il est difficile de réduire la réalité artistique au Québec aux seuls travaux de ces artistes, l'exposition Montréal Art Contemporain n'en révèle pas moins un parti pris pour d'autres exigences, d'autres court-circuits, d'autres recommencements, à l'écart des engouements actuels.

1. Dans *City Magazine International*, N° du 10 avril 1985.

2. Du 13 décembre 1985 au 2 février 1986.

3. Guy Scarpetta, *L'Impureté*, Paris, Grasset, 1985.

4. Dans le catalogue de l'exposition.

5. Extrait d'une interview avec Alberto Cambrosio, dans *Parachute*, N° 37.